

PRÉFACE

Le prêtre-soldat

L'abbé Alphonse Cabaret (1878-1962), prêtre du diocèse du Mans depuis 13 ans, commence la guerre le 8 août 1914 et la termine à sa démobilisation le 22 février 1919. Cinquante-cinq mois de guerre à peine interrompus par quelques rapides permissions.

Ses dix-huit carnets de route, « de guerre » pour mieux dire, nous sont parvenus sans jamais avoir été publiés. Édités grâce à M^{gr} Robert Poinard, ils ressortent de l'ombre la haute et dynamique figure sacerdotale d'un « *prêtre-soldat* », comme il se désigne lui-même. Sous les tonnerres du front, un prêtre vit. Sous les orages d'acier, un cœur de prêtre bat. Et dans les luttes actuelles, l'on peut entendre encore son battement tinter à nos oreilles. Il pulse rudement les douleurs de la guerre. Mais il égrène aussi, avec lenteur, les douceurs de la religion et de l'amitié : « *comme il est bon, dans le danger, de savoir et de pouvoir prier!* » (23 août 1916).

Car l'abbé Cabaret se présente à nous comme un parfait exemplaire du prêtre mobilisé. Il laisse sa paroisse pour la guerre. Mais, de cette guerre, il veut connaître l'épicentre. Il s'approche au plus près du déluge. Il demande à être de ceux qui souffrent sous les tirs écrasants : « *C'est l'existence pénible autant qu'on peut la subir en campagne. Si je mentionne ce fait ce n'est point pour m'en plaindre : je serai froissé d'avoir moins à souffrir que tous ceux qui m'entourent.* » (28 août 1916). Et, ce faisant, son chemin de spiritualité, sa densité d'homme et sa maturité de prêtre s'accélèrent. Visiblement les années sous le feu comptent double. Triple peut-être même. Si ses blessures le laissent valide, il en revient bouleversé de l'intérieur. Ses décorations le désignent comme un héros, reconnu par la nation, félicité par les siens. Mais ses notes à chaud décrivent surtout le prêtre transformé, celui qui a reçu son « *baptême dans le réel* », selon l'heureuse formule d'un autre prêtre, survivant de la Grande Guerre, le père Pierre Teilhard de Chardin.

Un jour, au passage du hasard, il souligne l'importance de ses carnets. Le 18 août 1916, il les tient avec fidélité depuis deux ans quand il trouve un carnet de notes, oublié à la sacristie d'une église par un aumônier militaire: « *Comprenant par expérience toute l'importance que leur auteur doit attacher à de tels souvenirs, je m'empresse d'adresser ce carnet à son propriétaire.* » Il n'entend pas faire de la littérature. Il n'écrit pas sa vie, il décrit sa guerre. Tout ce qu'il vit avant, ce qu'il vit après, et même ce qu'il vit pendant mais que n'ébranle pas la guerre, tout cela ne l'intéresse pas. Dès le départ, il a conscience d'avoir à garder puis à léguer son expérience de prêtre-soldat, assimilable à nulle autre, nullement reproductible ailleurs.

Aucune amertume, aucun regret, aucun soupir, rien qui laisse penser qu'il perd ici son temps de prêtre, malgré les longues attentes, les redoutables temps d'ennui, la solitude contrainte de ses messes militaires: « *Je dis ma messe absolument seul dans ma cagna.* » (27 août 1916). Au contraire, seule, sur le fumier de la peur, fleurit l'action de grâce de la vie. Il achève ses carnets par ses mots enthousiastes: « *Libre après 1680 jours de guerre... et vivant! Et pas trop amoché! Quelles actions de grâces je vous dois, ô mon Dieu!* » (22 février 1919).

Ils sont à observer de près ses milliers de prêtres, partis d'un coup, hors de leur pastorale commune, pour emboîter le pas des poilus. Il est étrange de les voir unanimes à faire de l'impitoyable guerre le creuset d'un sacerdoce nouveau. L'on aurait pu penser que cette génération de prêtres, à laquelle la guerre était inconnue, vivrait les nécessités de la guerre comme une pénible parenthèse. Mais, dans les faits, ces prêtres pressentent l'immense métamorphose opérée par le Feu sur leur sacerdoce. Ils ont voulu s'en rendre compte avant d'en rendre compte.

À tous nos jeunes je souhaite une lecture attentive de ces pages. S'y croisent les fumées des canons et celles de la pipe. S'y superposent les cantiques divins et les détonations formidables. Là, Dieu touche l'homme à la façon de la guerre. Il rapproche le temps de l'Éternité, aussi près que possible, sans les fondre cependant: « *Notre existence ne se prolonge que grâce à un pur hasard. Chaque minute vécue ici peut nous ouvrir à l'éternité.* » (30 août 1916).

Car c'est cela la guerre: l'espace où chaque seconde transpire l'Éternité.

+ Luc Ravel

Évêque aux armées françaises